

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

## Chronique de Bretagne.

QUINZIÈME SIÈCLE.

II.

### LE SCHOLASTIQUE.

Cette opposition au projet de réunir la Bretagne à la France n'empêcha pas le duc Jehan d'en poursuivre l'exécution. Le lien de parenté qui l'unissait à Philippe de Valois était sans doute une des causes de son obstination; mais une raison encore plus forte le faisait agir et le rendait injuste. Le duc déversait sur le comte de Montfort la haine qu'il avait portée à sa mère, Yolande de Dreux, seconde femme d'Arthur.

Les anxiétés de cette aversion et les difficultés que l'examen du projet d'échange rencontraient, même dans les consultations du conseil privé, jetaient le duc de Bretagne dans un état d'indécision, de lutte, de perplexités continuelles. Un jour il lui vint à l'esprit de déclarer son duché en

séquestre entre les mains du roi de France, qui le délivrerait ensuite à celui des prétendants qu'il choisirait par justice. Ce moyen était décisif; le duc le rejeta par crainte que Montfort, venant à s'insinuer dans les bonnes grâces de Philippe de Valois, n'obtînt la couronne de préférence à la demoiselle de Penthievre.

En ce temps-là vivait à Nantes un docteur en théologie, qui s'était élevé au rang des seigneurs les plus distingués de Bretagne. Eon Roger était son nom. Ses parents, qui craignaient les troubles politiques dont Paris était souvent le foyer, l'envoyèrent à l'université de Marseille. Il y était depuis deux ans, lorsqu'un matin des premiers jours d'automne, il vit entrer un nouveau condisciple, un enfant petit et faible de complexion; Roger, déjà grand et fort, se prit à le regarder avec compassion. Cet enfant, qui se nommait Pétrarque, venait de la ville d'Arezzo, en Toscane; il était conduit par son père, un ami de Dante, comme il le dit lui-même en racontant ses aventures dans la guerre des Guelfes et des Gibelins. Une conformité de caractère, peut-être même une espèce de pressentiment, éveillèrent dans l'âme de Roger un sentiment d'affection pour le jeune étranger; il le prit sous sa protection et devint son mentor dans cette république de jeunes têtes où *la raison*



*du plus fort est toujours la meilleure.* En peu de temps l'intelligence active de l'Italien l'eut fait grandir de tout ce qui lui manquait d'âge, de taille et de force, pour être l'égal d'Eon Roger. Il avait été son protégé, son *bambino*, il devint son ami, il devint son maître... non pas en théologie, mais dans la langue de Virgile et d'Homère, et dans les leçons de cette poésie nationale que Dante avait enseignée, à l'exemple de Guido Guinizelli et des Italiens de la cour de François II.

Après quelque temps d'une existence toute de sympathie, l'Italien et le Breton sortirent le même jour de l'université de Montpellier ; l'un se rendit à Avignon, l'autre à Nantes. Quand vint le mois d'avril, le vendredi de la semaine sainte de l'an 1327, quand la beauté de Laure, électrisant l'âme du jeune Italien, eut révélé le génie au poète, et le poète à l'Italie entière, alors Pétrarque devint à son tour le protecteur d'Eon Roger. Ce fut à l'aide du crédit dont Pétrarque jouissait à la cour d'Avignon, que Roger obtint du pape Jehan XXII l'absolution des carmes de Nantes, excommuniés par l'évêque Daniel Vigier. L'amitié du poète fit la fortune du théologien : en 1332, Eon Roger était scholastique de Nantes, et recevait une pension de cent cinquante livres sur les revenus de la prévôté. En 1335, il faisait partie du conseil privé du duc de Bretagne, et jouissait d'une si haute réputation que les officiers des juridictions et les clercs le choisissaient pour arbitre de leurs différends.

Eon Roger demeurait non loin du rempart de l'Erdre. Sa maison formait l'angle des rues de Verdun et de la Chaussée : elle était à pignon et portait deux girouettes, à l'égal des manoirs blasonnés ; son mur de façade surplombait et regardait le portail de l'église Sainte-Croix. Les gens de pied n'arrivaient à cette maison qu'après avoir passé une longue suite de barrières que l'évêque de Nantes avait fait placer de distance en distance pour éviter que le bruit

des chariots et des cavaliers ne troublât les études du clerc lettré.

Dans le monde, Roger était vêtu comme les grands seigneurs ; il s'habillait de velours ou de soie, portait des broderies d'or et des souliers à la poulaine, dont le bec long de deux pieds se terminait par un écusson de deux palmes en sautoir, argent et soie.

Le duc Jehan assistait parfois aux leçons du scholastique. Il se faisait accompagner dans ses visites par son confesseur, maître Georges de Lesquen, bachelier en médecine et chanoine de Nantes : le duc prenait grand plaisir aux débats qu'il provoquait entre ces deux savants clercs. Un jour, après une discussion assez vive sur un passage de saint Augustin, Jehan émerveillé de l'érudition et de la logique du maître d'école, le prit amicalement par la main, le conduisit au fond de l'embrasure d'une fenêtre fermée par un châssis de papier huilé, et lui demanda son avis sur l'échange qu'il avait projeté.

Maître Roger se trouva fort embarrassé, et chercha par des réponses équivoques à éviter une explication ; mais pressé de questions et réduit en quelque sorte à merci : « Monseigneur, lui dit-il en inclinant la tête, finalement que dois-je vous répondre ? »

— M'aide Dieu ! repartit Jehan ; changeons d'état, compère, et conte-moi ce que tu ferais si tu étais duc souverain de Bretagne.

— Ah ! cher sire, s'écria le scholastique ; puis ayant fait un long soupir il garda le silence.

— Par sainte Anne ! dit le duc en fixant sur Eon Roger un regard plein d'étonnement, tu ne peux donc te remettre de ton trouble ?... Je crains bien que tu ne sois l'un des familiers de l'hôtel Rochefort.

— Je ne sais point m'asseoir à la table des ennemis de mon duc souverain ; j'ai été député de la bourgeoisie de Nantes, et en cette qualité, je vous ai prêté serment



de fidélité. Monseigneur, un Breton peut se tromper, mais il ne trahit jamais la foi jurée... »

Le visage de maître Eon s'était animé; un sentiment profond de fierté et d'émotion lui contractait les lèvres et donnait à ses yeux une fixité et un éclat extraordinaires. Le duc se prit à sourire, et posant la main sur l'épaule du scholastique : « Et toi aussi, tu ferais le coup de lance? lui dit-il en faisant allusion à la provocation du sire de Châteaubriant.

— Pour la défense de votre personne et de vos droits, repartit vivement maître Eon en se courbant jusqu'à terre.

— Que Dieu garde le duc de Bretagne! un jour venant tu chausseras les éperons de chevalier.

— Ce serait augmenter le mécontentement des hauts barons.

— Ne suis-je pas leur souverain?

— Avec condition, cher sire; et vous avez éprouvé au dernier parlement tenu à Rennes, que les trois ordres de l'état de Bretagne sont plus attachés au maintien de leurs coutumes qu'à votre autorité.

— Je me plains fortement de leur conduite en cette assemblée, dit le duc. L'abbé de Douglas, les sires de Retz et de Châteaubriant ont affecté de ne pas comprendre ma proposition. J'avoue qu'ils ont merveilleusement répondu aux désirs du comte de Montfort et du roi d'Angleterre, deux prétendants à la couronne de Bretagne.

— L'amour de l'indépendance a quelquefois sa folie.

— Mais il faudrait que cette indépendance fût reconnue.

— Personne ne la met en question.

— Par sainte Anne! maître Eon, ne te souvient-il pas de l'acte d'hommage-lige que les barons de Bretagne renouvelèrent envers le roi de France, après avoir été absous par l'arrêt d'Ancenis, de la fidélité qu'ils devaient au duc Pierre Mauclerc, mon aïeul?

— Monseigneur, cet hommage était conditionnel, temporaire, et non un acte irrévocable d'inféodation, vous le savez.

Le duc Pierre Mauclerc avait été excommunié et forcé de déposer la couronne, et son fils était alors en bas âge. Ce fut par crainte des troubles qui naissent durant la minorité des princes souverains que les barons placèrent le duché de Bretagne sous la sauvegarde de la France. Une des clauses de l'acte est assez explicite : elle décide que les hauts barons reconnaissent faire hommage-lige au roi de France des terres et fiefs qu'ils tiennent en Bretagne, jusqu'au temps où le jeune prince, fils du duc Mauclerc, sera parvenu à l'âge de vingt et un ans; mais, à cette époque, ils demeureront quittes de leurs engagements... Cette stipulation est une réponse aux prétentions féodales de quelques souverains envieux de notre duché.

— Hola! maître, quel argument! beau Dieu! s'écria le duc en souriant; m'est avis que ta dialectique est malséante. J'ai souvenance d'avoir lu dans les chroniques d'Aimonius et de Frédégarius, que Judicaël fit la promesse d'être toujours, lui et son royaume de Bretagne, sujet à la dition, c'est-à-dire domination et seigneurie de Dagobert et des autres rois de France.

— Sans contredire mon duc souverain, reprit maître Roger en prenant un air de satisfaction et de modestie affectée, je lui rappellerai que Judicaël ne fut jamais roi absolu ou universel de la Bretagne armoricaine, et qu'il lui était impossible de soumettre à l'obéissance féodale une principauté dont il n'était pas absolument le souverain.

— M'aide Dieu! messire Georges, dit le duc en s'adressant à son médecin et confesseur, maître Lesquen, que pensez-vous de la réplique de mon conseiller?

— Je dois répondre consciencieusement à mon seigneur, que les anciennes chartes du pays de Bretagne attestent que le duché n'est venu à nos souverains ni de bien-



fait, ni de concession, ni d'inféodation des rois de France; je pense que les hommages que les ducs de Bretagne leur ont rendus à différentes époques ne doivent être regardés que comme des actes de déférence personnelle, de promesse d'aide et fidélité.

— Pour témoignage de la docte explication donnée par messire Georges de Lesquen, poursuit Eon Roger en élevant la voix; je dirai... » Ici le scholastique étendit le bras et fit une pause. Après cette précaution oratoire, il ajouta : « Monseigneur, la duchesse Constance, fille et héritière du duc de Bretagne, Conan IV, étant à la veille d'épouser en secondes noces Guy de Thouars, remit son fils Arthur entre les mains de Philippe-Auguste, afin qu'il défendit le duché de Bretagne contre les invasions du roi d'Angleterre. Philippe-Auguste déclara la guerre à Jéhan Sans-Terre; quelques-uns disent que ce ne fut pas dans l'intérêt exclusif du prince Arthur, mais dans le but d'enlever au roi d'Angleterre les grands fiefs de Guienne et de Normandie. Pendant le siège de Gournay, le prince Arthur apprit la mort de la duchesse Constance, sa mère. Il demanda un congé au roi pour faire un voyage dans son duché de Bretagne, et le roi le lui accorda, à condition qu'avant de partir il lui prêterait serment d'hommage-lige. Le duc Arthur était alors bien jeune, mais il connaissait les franchises et les coutumes de son pays. Il répondit au roi, qu'il lui était impossible de satisfaire à sa demande sans l'avis des états de Bretagne. Le roi ne s'étonna pas de ce refus, il savait bien que la Bretagne a été de tous temps une principauté libre, indépendante, régie par les ordonnances et décisions de ses états.

— Vive Dieu! maître, la chaleur de votre plaidoirie vous emporte un peu loin, dit brusquement le duc en agitant convulsivement les grains d'un chapelet pendu à sa ceinture, à côté d'une aumônire richement brodée.

— Le chanoine Georges de Lesquen s'aperçut à ce mouvement que le duc était blessé de la franchise un peu trop naïve d'Eon Roger. Il saisit l'occasion de s'acquiescer du compliment que le scholastique lui avait adressé, et il dit : « Maître, vous avez égalé Abeilardus en éloquence et en savoir, et je me rends votre homme-lige et pleige s'il faut assurer à monseigneur le duc de Bretagne que vos paroles sont exemptes de toute mauvaise intention.

— Par sainte Anne! n'avez-vous donc pas compris, messire? dit le duc avec impatience.

— Monseigneur! grâce pour le plus humble de vos vassaux, si j'ai eu le malheur de vous offenser. »

Le scholastique, en prononçant cette supplique, s'était prosterné à deux genoux, les mains jointes et la tête baissée.

« C'est-à-dire, maître Eon, poursuit le duc, que vous reconnaissez qu'en Bretagne le parlement est avant le duc.

— Hélas! cher sire! répondit le scholastique.

— Et que les barons de Bretagne étant opposés à l'échange que j'ai proposé au parlement, je ne pourrai empêcher que ma couronne ne soit posée un jour sur la tête de Montfort.

— Monseigneur pourra régler sa succession selon sa volonté, s'il daigne agréer un moyen que je crois infailible.

— Très-bien, fit le duc en se rapprochant d'Eon Roger. Et lui tendant la main pour le relever : Voyons, maître, de quel expédient voulez-vous parler?

— Je n'en vois qu'un seul, cher sire.

— Je le suivrai.

— Si j'étais duc de Bretagne, poursuit le scholastique, j'annoncerai l'intention de marier la princesse Jehanne de Penthièvre, mon héritière, et je convoquerais les états généraux dans le plus bref délai, afin qu'ils eussent à prononcer sur l'alliance qui leur conviendrait.

— Vive Dieu! maître, tu entres par fai-



tement dans un projet que je mûris depuis longtemps.

— Vous verriez, monseigneur, que les états ne pourraient s'accorder d'avis, les seigneurs de la clergie, les barons et les bourgeois étant divisés d'intérêts.

— Et tu penses qu'ils me prendront pour arbitre ?

— Faites-en l'essai, cher sire.

— Mais oui, dit le duc en souriant à cette idée. Je sais un lignage qui me plaît grandement, et, par Dieu le Père ! le comte de Montfort n'osera point disputer le duché de Bretagne au prince que j'aurai choisi.

— Fasse Dieu ! s'écria le scholastique.

— Allons, maître, sois toujours le conseiller intime du duc Jehan. Je te ferai remettre, dès ce soir, par mon trésorier, cinq cents écus d'argent du comté Nantais.

— Je ne suis pas digne d'une telle munificence, » répondit le scholastique en portant à ses lèvres le bas du manteau du duc Jehan. Maître Georges de Lesquen lui serra la main en signe de satisfaction. Le duc sortit.

Peu de jours après, les états furent assemblés dans la ville de Nantes. Ainsi que le scholastique l'avait prévu, les ordres ne purent réunir leurs voix sur un même candidat. Ils supplièrent le duc de leur faire connaître celui qu'il préférerait par affection et jugement. Jehan, tout en joie de cette démarche, répondit que puisqu'on le sollicitait d'ouvrir ses intentions, il déclarait avoir choisi Charles de Châtillon... Ce jeune seigneur était fils de Marguerite de Valois, sœur de Philippe VI, roi de France. Les états, divisés d'opinion et travaillés par les intrigues des prétendants à la main de Jehanne de Penthièvre, approuvèrent sans examen le choix du duc Jehan. Il fut stipulé dans l'acte d'adhésion, que Charles de Châtillon délaisserait le cri et armes de sa famille pour le cri et armes de Bretagne, à quel titre il hériterait du duché.

Vicomte DE MARQUESSAC.

## Revue Littéraire.

*Gerson, ou le manuscrit aux enluminures*, par M. Ernest Fouinet; chez Mame et C<sup>ie</sup>, éditeurs, à Tours.

Arnaud le Charlier, cultivateur aisé du hameau de Gerson près Réthel, avait trois enfants. Jean, l'aîné, naquit en 1364. Doué d'un esprit méditatif, il profita mieux que tous ses camarades des leçons et des enseignements religieux que leur donnait messire Anselme, le curé de la paroisse, sur un beau manuscrit que ce pieux ecclésiastique avait écrit de sa main et enrichi de peintures représentant des sujets sacrés. Au milieu de ces peintures il avait placé les portraits de ceux de ses élèves qu'il voulait récompenser de leur zèle et de leur aptitude. Ce livre n'était autre que le Nouveau Testament; les enfants l'appelaient le *manuscrit aux enluminures*. Tous y figuraient, excepté le fils d'une veuve, Marcel, dont le mauvais naturel n'avait pu être adouci ni par les reproches de sa mère, ni par les conseils du digne curé : un jour même que les enfants d'Arnaud le Charlier, en feuilletant le précieux manuscrit, demandaient à Marcel pourquoi il n'y était pas représenté, Marcel, furieux, s'était jeté sur le livre et en avait déchiré un feuillet. Indigné de ce sacrilège, messire Anselme écrivit sur les débris de ce feuillet :

« L'enfant qui outrage sa mère et insulte à l'image de Dieu, quelle sera sa vie et sa mort ! »

Lorsque Jean le Charlier eut dix ans, messire Anselme, qui avait placé en lui de grandes espérances, le fit entrer au collège de Reims, puis à celui de Navarre, à Paris, lui laissant pour guide, pour soutien, le précieux *manuscrit aux enluminures*.

Au collège de Navarre se trouvait un jeune homme nommé Jehan Carlier, aussi paresseux, aussi ignorant que Jean le Char-



lier était laborieux et instruit : l'analogie qui existait entre les noms des deux élèves devenait plus complète lorsque ces noms se traduisaient en latin : *Johannes Carlerius* ; le latin étant la seule langue qui fût parlée, depuis le recteur jusqu'aux garçons cuisiniers (d'où nous vient sans doute le *latin de cuisine*), il en résultait une confusion désagréable pour l'un, qui se voyait forcé de se justifier des fautes de l'autre, et agréable pour ce dernier, qui trouvait bon de s'attribuer les succès et les éloges de son condisciple ; mais un jour que le portier, s'étant trompé, avait remis à Jehan Carlier une lettre de la mère de Jean le Charlier, celui-ci se décida à changer son nom pour celui du village de Gerson, qui lui avait donné le jour ; et de même que le fondateur de la Sorbonne avait illustré le village de Sorbon, où il était né, Gerson aspira à illustrer le hameau paternel. Il n'y eut donc plus au collège de Navarre qu'un seul *Johannes Carlerius* ; mais ce changement, qui empêchait désormais Jehan Carlier de masquer ses sottises et de profiter de la bonne conduite de son condisciple, irrita ce cœur bas et méchant, dont la haine s'attacha dès lors à la vie de Gerson.

Au milieu des luttes et des discordes intestines de cette désastreuse époque, où la démence du roi de France, Charles VI, et les dissensions des princes français se disputant la régence favorisaient les révoltes qu'excitait l'énormité des impôts, Paris se trouva ensanglanté par les excès des mailloins et des cabochiens. Deux hommes prenaient part à ces désordres populaires : Marcel, le compatriote de Gerson, et Jehan Carlier, son condisciple. Marcel, que son humeur turbulente avait attiré à Paris, malgré les larmes de sa mère, n'était pas cependant d'un caractère vicieux ; les remords et les conseils de Gerson, que le hasard lui fit rencontrer, le ramenèrent au hameau : là, il épousa Marie, pauvre orpheline que sa mère avait recueillie, et dont il eut deux enfants, Médéric et Ursule ; mais en-

traîné par de mauvais conseils, laissant ses deux enfants près de sa mère, il emmena sa femme, et revint à Paris : arrêté à l'hôtel de la reine Blanche, où il s'était introduit pour piller pendant la fête appelée depuis la *momerie des ardents*, au milieu de laquelle le roi de France faillit brûler déguisé en sauvage, Marcel fut enfermé dans la prison du Châtelet, dont il ne devait sortir que pour monter sur l'échafaud, car, surpris au moment où il tentait de s'évader, il avait assassiné son gardien.

Cependant Gerson, après avoir parcouru avec éclat les grades de licencié-ès-arts, de licencié en théologie, venait d'être appelé aux fonctions éminentes de chancelier de l'Eglise et de l'Université : le premier emploi qu'il fit de l'influence que lui donnait cette dignité, fut d'obtenir un édit du roi, qui plaçait près des condamnés à mort un prêtre pour adoucir l'horreur de leurs derniers moments par les paroles consolatrices de la religion. Gerson voulut le premier remplir ces fonctions pénibles, et ce fut Marcel, son compagnon d'enfance, qui vint s'agenouiller au confessionnal de la pénitence. Il était repentant, il pleurait son crime, son ingratitude envers sa mère, sa femme, ses enfants... le chancelier lui remit un livre de piété, courut au palais implorer la grâce du coupable, mais en vain... Au retour, il trouva Marcel les yeux inondés de larmes... c'était le *manuscrit aux enluminures* que Gerson lui avait laissé ! Le pécheur pleurait sur le fragment du feuillet qu'il avait autrefois déchiré ; il venait de lire ces lignes écrites de la main de messire Anselme :

« L'enfant qui outrage sa mère et insulte à l'image de Dieu, quelle sera sa vie et sa mort ! »

Quelques moments après, la justice des hommes était satisfaite, et Gerson adoptait Médéric, le fils de Marcel, se proposant d'en faire un homme vertueux, dont chaque action, chaque pensée serait une prière pour son père coupable.



Quant à Jehan Carlier, renvoyé du colège de Navarre pour son inconduite, il devint un des hôtes de la cour des Miracles, repaire de voleurs, de mendiants, et n'en sortait que pour piller ou tuer : aussi lâche qu'il était bas et vil, il se faisait tantôt Bourguignon, tantôt Armagnac, et selon l'occasion portait les couleurs de l'une ou de l'autre de ces deux factions, qui déchiraient alors la bonne ville de Paris ; mais au milieu de ces désordres, il entretenait toujours l'espoir de se venger de Gerson, auquel il ne pardonnait pas d'avoir rougi de pouvoir être confondu avec lui.

Le meurtre du duc d'Orléans, exécuté par les ordres du duc de Bourgogne, avait soulevé l'indignation générale. Gerson poursuivit, avec toute la hardiesse de sa parole éloquente, l'avocat Jean Petit, qui s'était chargé du panégyrique de l'assassin ; et s'attira ainsi la haine des Bourguignons, alors tout-puissants ; un jour le cloître où il habitait avec Médéric fut cerné par les partisans de Jean Sans Peur, et une voix cria : « Mort à Gerson ! » c'était celle de Jehan Carlier. Pressé par ses amis, le chancelier se décida à fuir, et se réfugia dans les tours de l'église Notre-Dame, mais sa demeure fut pillée, et le précieux *manuscrit aux enluminures* disparut.

Cependant, placé entre les partisans du duc de Bourgogne et ceux du duc d'Orléans, qu'il avait tour à tour trompés, Jehan Carlier finit par être convaincu de trahison ; déjà les poignards se levaient sur sa tête lorsqu'un homme vint à passer ; Jehan Carlier se jeta à ses pieds en implorant sa protection, la foule s'écarta... c'était Gerson... et le chancelier sauva l'homme qui plusieurs fois avait menacé ses jours ! Mais Dieu ne permit pas que tant de crimes restassent impunis. Dans le pillage de la demeure de Gerson, Jehan Carlier s'était emparé d'un portefeuille qu'il croyait contenir des valeurs importantes ; à son grand désappointement, il n'y avait trouvé que

les diplômes qui investissaient Gerson de la dignité de chancelier.

Quelques années plus tard, et pendant l'absence de Gerson, ayant résolu de profiter de ces titres, il se revêtit de l'habit ecclésiastique, et parcourut les campagnes, exploitant la crédule hospitalité d'un grand nombre de curés. Il portait encore le costume et les titres du chancelier, lorsque le hasard l'ayant ramené à Paris, au moment où la guerre civile soulevait de nouveau les partis, il fut arrêté par une bande de Bourguignons, qu'il avait lui-même excités contre Gerson, et tomba sous leurs coups.

Pendant ce temps, le chancelier, désigné pour se rendre au concile de Constance, au nom de l'Eglise, de l'Université et de la couronne, appelait, par des paroles énergiques, l'anathème de l'Eglise sur le duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, qui avait assassiné le duc d'Orléans, avec lequel il venait de communier quelques jours avant, et défiait par le calme de sa conscience les puissantes inimitiés que la fermeté de son langage attirait sur sa tête : mais à la fin du concile, préférant la retraite à toutes les grandeurs de la terre, craignant d'ailleurs de s'exposer à la vengeance du duc de Bourgogne s'il rentrait à Paris, Gerson, accompagné de Médéric, qui venait d'être ordonné prêtre, alla s'enfermer à Lyon dans le couvent des Célestins, dont son frère était prieur. C'est là que le chancelier de l'Eglise et de l'Université, celui qui avait harangué le roi de France, employait le reste de ses jours à enseigner aux petits enfants l'amour des hommes, et qu'il s'éteignit en demandant à ses jeunes écoliers, « une prière à Dieu pour son pauvre serviteur Jean Gerson. »

Après cette perte, Médéric revint au hameau : il y retrouva sa sœur, Ursule, mariée à un riche cultivateur, et près d'elle, un enfant adoptif que les deux jeunes époux, pendant un voyage à Paris, avaient recueilli sur le parvis de l'église de Notre-Dame, où il était exposé à la pitié publique : « Pau-



vre petit ! disait une des femmes qui entouraient l'enfant ; son grand-père, guichetier du Châtelet, a été assommé par un prisonnier qui cherchait à s'évader... par ce scélérat de Marcel ! » Ursule s'approcha en ce moment, elle n'entendit que le nom de Marcel ; on lui avait laissé ignorer, ainsi qu'à Médéric, le crime et le destin de son père ; elle crut que Marcel était le nom du jeune orphelin, elle lui donna ce nom et ramena au village le pauvre petit, qui devint pour elle un enfant de plus... Elle avait également retrouvé à Paris, chez un bouquiniste, le *manuscrit aux enluminures* : alors, profitant du talent qu'elle devait à messire Anselme, elle peignit une enluminure parfaitement semblable à celle qu'une main sacrilège avait déchirée ; sur les tristes paroles inscrites par le prêtre : « Celui qui outrage sa mère et insulte à l'image de Dieu, quelle sera sa vie et sa mort ! » elle peignit l'azur du ciel, et sur les larmes du pécheur, elle peignit un ange les ailes déployées, sous les traits duquel on reconnaissait le petit Marcel...

Cet ouvrage de M. Ernest Fouinet présente un grand intérêt dans ses détails ; il est écrit avec le style noble et simple à la fois qui convient à l'historien de Gerson, de cet homme qui fut si grand et qui se fit si petit ! l'auteur nous initie à tous les détails de la vie, à toutes les actions, à

toutes les pensées de cette *lumière de l'Eglise* ; il place sous nos yeux les dissensions et les luttes qui ont ensanglanté cette misérable époque ; et, au milieu de ce tableau, apparaît la pâle figure du roi fou, que couronne l'étendard de la jeune fille de Vaucouleurs.

Au nom de Gerson se rattache encore une grande question littéraire : le moyen âge vit paraître un ouvrage sublime de pensée, *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont l'auteur est demeuré inconnu. Les panégyristes de Gerson lui en attribuent l'honneur ; les bénédictins l'attribuent au bénédictin Gersen ; les chanoines réguliers de Saint-Augustin, à leur confrère Thomas Akempis... Le seul point sur lequel les historiens soient d'accord, c'est que l'auteur est un moine et que l'ouvrage appartient au treizième ou au quatorzième siècle.

J'oubliais de vous dire, mesdemoiselles, que *Gerson* ou le *manuscrit aux enluminures* vient d'obtenir le prix Monthyon, destiné à l'ouvrage le plus moral et le plus utile à tous. Mais vous connaissez depuis longtemps les œuvres de M. Ernest Fouinet, un des plus zélés collaborateurs de votre journal, et nous n'avons pas besoin de recommander à vous et à vos frères la lecture du dernier ouvrage de cet auteur à la fois si moral et si intéressant.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.





Littérature Étrangère.

THE ADIEU.

We'll miss her at the morning hour,  
When leaves and eyes unclose;  
When sunshine calls the dewy flower  
To waken from repose;  
For, like the singing of a bird,  
When first the sunbeams fall,  
The gladness of her voice was heard  
The earliest of us all.

We'll miss her at the evening time,  
For then her voice and lute  
Best loved to sing some sweet old rhyme  
When other sounds were mute.  
Twined round the ancient window-seat,  
While she was singing there,  
The jasmine from outside would meet  
And wreath her fragrant hair.

We'll miss her when we gather round  
Our blazing hearth at night;  
When ancient memories abound  
Or hopes were all unite;  
And pleasant talk of years to come,  
Those years our fancies frame.  
Ah! she has now another home,  
And bears another name.

Her heart is not with our old hall,  
Not with the things of yore;  
And yet, methinks, she must recall  
What was so dear before.  
She wept to leave the fond roof where  
She had been loved so long,  
Though glad the peal upon the air  
And gay the bridal throng.

Yes, memory has honey cells,  
And some of them are ours,  
For in the sweetest of them dwells  
The dream of early hours.  
The hearth, the hall, the window-seat,  
Will bring us to her mind;  
In yon wide world she cannot meet  
All that she left behind.

Loved and beloved, her own sweet will  
It was that made her fate;  
She has a fairy home—but still  
Our own seems desolate.  
We may not wish her back again,  
Not, for her own dear sake:  
Oh! love, to form one happy chain,  
How many thou must break!

L. E. L.

L'ADIEU.

Nous la regretterons à l'heure du matin,  
quand les feuilles et les yeux s'ouvrent; quand  
la clarté du soleil invite la fleur couverte de  
rosée à sortir du repos; car, semblable au chant  
de l'oiseau au moment où les premiers rayons  
du soleil tombent, sa voix joyeuse était entendue  
avant toutes les nôtres.

Nous la regretterons à l'heure du soir; quand  
les autres sons étant muets, sa voix et son  
luth aimaient à chanter surtout quelque douce  
et vieille ballade; et quand le jasmin du de-  
hors, entrelacé autour du gothique balcon,  
tandis qu'elle chantait, s'élevait pour couron-  
ner sa chevelure odorante.

Nous la regretterons à la nuit, quand nous  
nous assemblons autour de notre foyer flam-  
bant; quand d'anciens souvenirs s'unissant à  
de douces espérances, nous formons d'agréables  
entretiens sur les années à venir, ces années  
que notre imagination se crée... Hélas! elle a  
maintenant un autre foyer et porte un autre  
nom.

Son cœur n'est plus dans notre vieille de-  
meure, il n'est plus avec les choses d'autrefois...  
Cependant, elle doit se rappeler ce qui lui était  
si cher; car, bien que le gai carillon des clo-  
ches retentit dans l'air, et que la foule nuptiale  
fût joyeuse, elle pleura pour quitter le toit ai-  
mant où elle avait été si longtemps aimée.

Oui, sa mémoire a des cellules de miel dont  
quelques-unes sont à nous; dans les plus douces  
se trouve le souvenir des heures matinales;  
le foyer, le logis, le balcon, nous rappellent à  
son esprit; et là-bas, dans ce vaste monde, elle  
ne peut rencontrer tout ce qu'elle a laissé der-  
rière elle.

Aimée et bien-aimée, sa seule et douce vo-  
lonté décida de sa destinée. Elle a une féerique  
demeure, mais, bien que la nôtre nous semble  
déserte, cependant, pour le bonheur de celle qui  
nous est chère, nous ne pouvons y désirer son  
retour! Amour, pour former une seule chaîne  
heureuse, combien il te faut en briser!

M<sup>me</sup> JULIE DE HULSEN.



Éducation.

Moëla.

M. Craddock, squire de noble race, habitait avec sa fille Ida, et Susan sa vieille gouvernante, une charmante petite maison blanche comme la neige, située dans la partie la plus pittoresque de la vallée de Glamorgan, que les Anglais nomment *le Jardin du pays de Galles*. Chacune des fenêtres de cette maison, lorsqu'elle ouvrait ses contrevents d'un vert tendre, regardait avec joie le cours à la fois sauvage et gracieux de la rivière ou plutôt du torrent de la Taff, bondissant, écumant, glissant tour à tour sur son lit inégal, tantôt rocher, tantôt lit de mousse, et réfléchissant les montagnes couvertes de forêts de leur sommet à leur base.

Si des fenêtres du premier étage on avait déjà une vue si belle, qu'était-ce donc du haut du belvédère qui couronnait *Craddock's-seat* ! Le regard ne voyait que vastes champs cultivés entre les bouquets de hautes futaies au-dessus desquels s'élevaient les ruines imposantes du château de Cardiff, du château de Caërrphilly, de la vénérable cathédrale de Landaff, premier siège de la chrétienté dans le pays de Galles ; puis au delà resplendissait au soleil le canal de Bristol ; l'œil entrevoyait la mer, la mer sans limite, et l'oreille en croyait saisir le grand murmure ; mais c'était une illusion... le sourd bruissement que l'on entendait venait des cascades qui rugissent éternellement dans les vallées de la Taff et de la Neath.

Ida, assise sur la plate-forme du belvédère, et le coude appuyé sur l'élégante balustrade, semblait écouter avec charme ce lointain et poétique murmure, lorsque M. Craddock, homme de haute taille, au

front à peine ridé, aux joues fraîches, encadrées de cheveux longs, d'un gris tendre et lustré, franchissant la dernière marche de l'escalier intérieur qui conduisait au belvédère, apparut tout à coup.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il ; je vous y prends encore à avoir peur ! »

En effet, Ida avait tressailli à cette soudaine apparition, et d'une voix qui trahissait la violence du saisissement qu'elle venait d'éprouver, elle s'écria en allant embrasser le vieillard :

« C'est vous ? mon père !

— Oui, c'est moi, ma fille, et vous conviendrez que vous avez eu peur de moi !

— Oh ! mon père !... dit-elle avec une expression charmante du regard et du geste. Peur de vous !

— La preuve, c'est que votre voix a encore un petit tremblement d'émotion semblable au dernier frémissement d'une feuille sur laquelle a passé un coup de vent.

— Eh bien, oui, je l'avoue : j'ai eu peur. Voir paraître quelqu'un à l'improviste me produit toujours cet effet... je n'en suis pas maîtresse.

— Comment ! vous n'êtes pas maîtresse de vos impressions !... Il ne faut jamais se parler ainsi, ou l'on finit par devenir le plus misérable esclave de toutes ses faiblesses... Peur ! Ida avoir peur ! Ida qui descend en ligne directe du célèbre Craddock, *le Victorieux*... c'est ce que notre nom signifie, vous le savez ; et vous seriez poltronne avec ce nom-là !... ce beau nom de Craddock, défiguré par les Romains, qui le travestirent en *Caractacus* ! »

Alors M. Craddock de remonter par cœur, sans broncher, et d'*ap* en *ap*, de Craddock *ap*, d'Evans (c'était lui), à *ap* Edward, *ap* Griffiths, *ap* Morgan, *ap* David, *ap* Owen, *ap* Llewellyn, *ap* Cadwallader, *ap* Morgan et cent autres *ap*, jusqu'à cet illustre Craddock, *ap* Bran, *ap* Lyr : « Et, poursuivit-il après avoir respiré un instant, moi, descendant direct de ce grand



homme, qui eut une fille héroïque, j'aurais une fille poltronne ! »

Ida avait tant de fois entendu le dénombrement de ses ancêtres, qu'elle ne l'écouta pas cette fois fort attentivement, et revenue à ses calmes contemplations :

« Que cette après-dinée est belle, mon père ! Qu'il est doux d'entendre ce bruisement éloigné des torrents, au lieu de ces éternels coups de marteau des forges de Merthyr ! Lorsque tous ces hauts fourneaux sont allumés, ils couvrent notre vallée d'un grand crêpe de vapeurs suffocantes qui en flétrissent la fraîcheur et en corrompent le parfum. Au lieu qu'aujourd'hui l'air est limpide, embaumé : le charbon de terre n'y souffle pas ses bouffées sombres et empestées. Quoique les ouvriers des forges soient bien noirs, je les embrasserais vraiment pour les remercier de ce qu'ils ne gâtent plus notre bon air. »

M. Craddock ne paraissait nullement disposé à partager l'enthousiasme d'Ida : au contraire, son visage trahit évidemment une pensée inquiète : « Voilà huit jours que les ouvriers refusent de travailler, et savez-vous où cela nous mènera?... »

M. Craddock allait peut-être dire à sa fille des choses qui l'auraient inquiétée, lorsque se montra tout à coup sur la plate-forme une grande femme sèche et droite comme un I.

Ida tressaillit encore d'effroi. Par bonheur pour elle, M. Craddock ne s'en aperçut pas, et elle évita ainsi une centième répétition de sa généalogie. C'était la bonne vieille Susan qui, après avoir monté l'étroit escalier deux à deux, dit, en domptant avec peine une suffocation : « Monsieur Craddock, regardez donc !... voilà le facteur qui vient de Landaff... Le voyez-vous là-bas, à travers les arbres... derrière ce rocher... Peut-être nous apporte-t-il une lettre de mon bon Evans.

— De mon frère?... s'écria la jeune fille. Oh ! s'il pouvait nous annoncer son arrivée à Bristol ! »

Ida n'eut pas achevé de prononcer ces paroles d'espérance, qu'elle était déjà à la porte, sur le chemin, et s'élançait au devant du *postman*. M. Craddock et Susan la rejoignirent au moment où le facteur lui remettait la dernière revue littéraire publiée à Londres.

« Quoi, Rhys, c'est là tout ? » dit la jeune fille de l'accent le plus triste. A la même question, à lui adressée en même temps par M. Craddock et par Susan, Rhys répondit qu'il n'avait point de lettre ; mais en sa qualité de colporteur officiel de nouvelles, se croyant obligé d'en avoir toujours à donner, il se mit à secouer la tête avec une solennelle lenteur :

« Monsieur Craddock ! monsieur Craddock ! cela va mal ! On va faire venir la compagnie cantonnée à Caërleon.

— Cela va mal ! répéta Ida, que l'épouvante étranglait. Qu'y a-t-il donc ? Où est le danger ? Est-ce loin ? »

Le *postman*, en montrant le chemin de Merthyr, répondit : « Les ouvriers n'ont pas repris leurs travaux, savez-vous que c'est inquiétant, monsieur ! Ils errent par bandes dans la vallée ; la nuit dernière, n'ont-ils pas attaqué la ferme de Cysartha, le château de Pendarran... et l'on craint... c'est ce que j'ai entendu dire ce matin en buvant un verre d'ale aux *Armes de Bridgewater*, on craint que cette nuit ils ne se dirigent du côté de Thornhill, de Caërphilly, de Tredegar-House et de... »

Le *postman*, pendant cette hésitation, avait vu Ida pâlir si subitement qu'il s'arrêta court, mais ce silence soudain en apprit tout autant à Susan et à sa jeune maîtresse que s'il eût achevé sa phrase, car Rhys conseilla à M. Craddock de se tenir sur ses gardes.

« Ah ! mon Dieu, monsieur, qu'allons-nous devenir ? s'écria Susan dès que le facteur eut tourné le dos.

— Mon père !... mon père ! nous sommes perdus.



— Monsieur ! pour l'amour de Dieu, partons bien vite pour Cardiff.

— Mon père ! si nous restons ici, je sens que je mourrai de terreur.

— Silence, femmes !... »

Par ces deux mots solennellement prononcés, M. Craddock mit un terme à leurs exclamations ; il descendit au parloir, fit venir le jardinier, le portier, le domestique. « Mes amis, leur dit-il, prenez les fusils qui sont au-dessus de la grande cheminée : voyez s'ils se trouvent en bon état, essayez-les... Il y a deux grands sabres et une vieille épée dans la galerie, tirez-les ; vous aurez peut-être de la peine, à cause de la rouille ; c'est égal, qu'ils sortent du fourreau. Rappelez-vous que dans cette vallée même, il y a dix-huit cents ans, un vaillant roi des Bretons, Caractacus ou plutôt Craddock, dont j'ai l'honneur de porter le nom, combattit vaillamment contre les Romains. Ce ne sont point les Romains qui menacent le Craddock d'aujourd'hui, mais bien les ouvriers des forges de Merthyr. Si ces hommes travaillent le fer, montrons-leur que nous savons nous en servir. Allez ! et attendez mes ordres. »

Cette allocution, si elle inspira de la vaillance à Simpson le jardinier, à Patern le portier et à David le domestique, ne fit qu'accroître la frayeur de Susan et d'Ida ; que fut-ce donc lorsque M. Craddock enjoinct à sa vieille servante de décrocher sa broche pour s'en faire une lance, et qu'ayant conduit Ida dans son cabinet, il lui montra la paire de pistolets dont elle devait s'armer au moment de l'attaque. Des pistolets ! une arme... une arme à feu dans la main d'Ida ! c'était une pensée à la faire mourir. Ces préparatifs mirent le comble à son épouvante, mais elle fit tous ses efforts pour en comprimer l'expression, et se contenta de pousser de bien gros soupirs.

« A présent que nous voici prêts, dit M. Craddock, montez sur le belvédère pour voir ce qui se passe. »

Susan monta suivie de sa jeune mai-

tesse, qui ne se souciait plus guère d'admirer sa belle vallée. Elle la trouvait à présent morne, désolée, ténébreuse... et pourtant, l'air n'avait jamais été aussi pur, jamais le soleil couchant n'avait été aussi beau sur le gazon parfumé des prairies, sur les cimes des arbres que caressait la brise du soir ; jamais la vallée de Glamorgan n'avait été plus calme et plus sereine ; mais regardée par des yeux où n'étaient plus le calme et la sérénité, elle devenait une scène de désolation, telle que serait un ravissant et harmonieux paysage se mirant dans un lac agité par la tempête.

Ida et Susan regardaient avec une vive attention, lorsqu'un coup de feu... deux coups de feu... retentirent de rocher en rocher, de grotte en grotte, ainsi que retentissent les coups de tonnerre dans les nuages.

Ida et Susan tombèrent presque évanouies dans les bras l'une de l'autre.

« Susan... on se bat... regarde donc dans la vallée, disait Ida fermant les yeux.

— Oh ! je n'ose pas, miss.

— Il me semble que j'entends du bruit sous nos pieds...

— C'est dans l'escalier... on monte... »

C'était M. Craddock qui arrivait sur le belvédère.

« Comment, ma fille ! comment, Susan ! vous tremblez ainsi ? Vous aviez donc oublié que je venais de donner l'ordre d'essayer les fusils ? Ce que c'est que la peur ! elle vous ôte toutes vos facultés... Enfin il y a eu plus de bruit que de mal. Descendons au salon... voici la nuit. Je vais mettre Patern en sentinelle sur la plate-forme, il sera relevé par Simpson, puis par David ; de cette façon je pourrai être averti à la première émeute qui paraîtrait au loin. »

Ce plan fut exécuté, et bientôt M. Craddock et Ida entrèrent dans le salon, suivis par la bonne Susan, qui ne se souciait nullement de rester ce soir dans sa cuisine.

« Qu'allons-nous faire ? » dit M. Craddock à sa fille après un silence, pendant lequel



il avait remarqué les regards inquiets qu'elle laissait errer sur les murailles, le plafond, le plancher, les portes du vaste appartement, tandis que ses oreilles cherchaient à saisir le moindre bruit du dehors. La venue de la nuit est une heure imposante qui rend toujours l'âme grave et pensive, mais surtout dans des circonstances pareilles. Jamais le salon n'avait semblé à Ida si grand, si profond, si peu éclairé, malgré la lampe qui resplendissait sur la table.

« Qu'allons-nous faire, Ida? répéta M. Craddock.

— Miss, voulez-vous que je vous apporte l'histoire merveilleuse du grand enchanteur Merlin ou les terribles aventures du docteur Faust?

— Taisez-vous! taisez-vous, Susan! s'écria M. Craddock, ne me parlez pas de vos maudites histoires de sorciers et de revenants. C'est avec de pareils contes que vous avez rendu ma fille poltronne dès le berceau... n'est-il pas vrai, Ida? Lis-nous plutôt ceci. » Prenant la Revue littéraire que le facteur avait apportée, il se mit à en couper les feuillets.

« Ah! s'écria M. Craddock laissant tomber son couteau sur la brochure ouverte.

— Mon père! avez-vous entendu quelque chose? dit Ida se rapprochant de lui.

— Il semble que ce soit fait exprès, continua-t-il. Vous savez, Ida, que tout à l'heure, pour vous donner du courage, et rien n'élève le cœur et l'âme comme le souvenir d'ancêtres glorieux, je vous parlais de l'illustre Craddock, de son héroïque fille. Eh bien, voici leur histoire, ici même. Regardez!... à toutes les pages le nom de Caractacus; à toutes les pages le nom de sa fille Moëla, doux nom qui en gallois signifie *belle*. » Alors ayant achevé de couper les feuillets, il donna le cahier à Ida: « Commencez, lui dit-il, nous vous écoutons. » Ces derniers mots étaient un peu aventurés, attendu que Susan avait bien l'air d'écouter toute autre chose.

Les héroïques habitants de la Grande-Bretagne, après avoir un instant courbé le front sous le joug de César, s'étaient de nouveau affranchis, ou à peu près, sous les empereurs qui lui succédèrent. Rome les avait laissés se gouverner par leurs propres souverains, et c'est précisément cette liberté qui perdit les Bretons. Des ambitions, des haines s'établirent entre tous leurs petits rois, et la guerre civile, en les abattant, ramena à sa suite la guerre étrangère. Oubliant la commune patrie, chacun des princes qui se partageaient la Grande-Bretagne devint traître à l'égard de son voisin, et pour satisfaire une vengeance personnelle, livra son rival, puis lui-même, aux ennemis de tous.

C'est ce qui fit que l'empereur Claudius, en l'année 43 de Jésus-Christ, put rétablir si facilement l'autorité de Rome dans la plus grande partie de la Bretagne: quelques peuples seulement relevèrent le front; ce furent les habitants du pays de Galles, les Silures, et leur résistance, fortifiée par la présence du héros qui depuis neuf ans disputait pas à pas le sol natal aux armes romaines, Caractacus....

« C'est-à-dire Craddock, » interrompit le vieillard en se frottant les mains. »

Fortifiée par la présence de ce héros, reprit Ida, la résistance fut si opiniâtre, qu'Octavius Scapula, général romain d'une grande habileté, fut obligé de convoquer les vétérans cantonnés à Caërleon, quartier général de la deuxième légion d'Auguste. Le courage des Gallois était doublé encore par la présence de la femme de Caractacus, Voadica, et de sa fille, Moëla. Cette dernière surtout, âgée de dix-huit ans à peine, montrait dans les batailles une valeur et un dévouement admirables: toujours à côté de son père, au plus fort du péril, elle excitait par son héroïque tendresse filiale l'enthousiasme des Bretons, et ce n'étaient pas seulement ses actes qui produisaient



un tel effet : ses paroles étaient puissantes aussi, car elle était druidesse. Les hautes qualités de son esprit et de son cœur, beaucoup plus que la noblesse de sa race, lui avaient mérité cette distinction ; depuis un an le chef des druides l'avait consacrée sous les chênes religieux des forêts sacrées de Mona, que nous appelons aujourd'hui l'île de Man ou Anglesey.

Cependant quelques efforts qu'eussent faits Caractacus, Voadica, Moëla et les belliqueuses populations qui marchaient à leur suite, les Romains les avaient accablés sur tous les points par la supériorité de la discipline, et le courage aveugle succombant sous le courage éclairé, les bandes galloises avaient fui de contrée en contrée, jusqu'à l'entrée de la vallée de Glamorgan. A l'endroit où sont à présent les forges de Merthyr, une grande bataille, une bataille décisive sans doute, devait être donnée le lendemain. Dans le camp de Caractacus se passèrent alors, et pendant toute la nuit, des scènes solennelles. On entendit des harangues belliqueuses prononcées par des voix mâles ; des prières élevées au ciel sur des rythmes héroïques, par Moëla, et alors aux cris des victimes que consumaient des bûchers se mêlaient de formidables chœurs d'imprécations. Ici, des torches dans les mains ; marchaient en longues processions les femmes et les jeunes filles, adressant des hymnes à la lune qui brillait au ciel, et à cette calme lueur, des soldats expérimentés enseignaient aux moins habiles l'art de se servir de leurs longues javelines ou de cette courte et large épée que les Écossais nomment claymore. Bien souvent, à ces chants, à ces cliquetis d'armes, succédait un profond silence ; c'est qu'alors, à un signal des druides et de Moëla, hommes, femmes, enfants, soldats, tombaient à genoux pour adresser à voix basse de mystérieuses prières aux étoiles qui scintillaient sur leurs têtes. Que la nuit était alors imposante, qu'il se répandait dans les âmes un religieux effroi !...

« Ecoutez ! dit, d'une voix altérée, Ida laissant échapper le cahier qui déjà depuis quelques moments vacillait dans sa main ; écoutez ! »

Elle montrait l'escalier...

« Ne devinez-vous pas que c'est Simpson qui va relever Patern sur le belvédère ? Comment ! après avoir lu ce que l'on dit de Moëla, n'avez-vous pas honte d'être si peu digne de la famille ?... Continuez ! »

Ida, un peu honteuse, reprit de la voix la plus assurée qu'elle put prendre :

« Enfin, les premières lueurs de l'aube s'étendaient à peine à l'horizon lorsque Caractacus chargea son fils Arvir du soin de faire tout disposer pour qu'au lever du soleil l'armée fût prête à marcher. En conséquence, on se mit en devoir de plier les tentes, puis de faire tomber les remparts de troncs d'arbres qui, avec les chariots de guerre, formaient le retranchement du camp des Gallois. Pendant que ces opérations préliminaires s'accomplissaient, un barde prononçait ces paroles guerrières : « Bretons ! ce soleil qui envoie déjà des rayons d'or aux nuages du levant, va bientôt apparaître comme un casque étincelant au-dessus de vos têtes ; quand il sera là, il faut que les ennemis soient vaincus, il faut que les Romains baissent les yeux devant cet astre que nous adorons. » Une hymne chantée par toute l'armée et répétée par les échos des forêts et des montagnes, s'éleva en ce moment... c'est que le soleil venait de surgir à l'horizon.

« Suivons-le ! » s'écrie Caractacus, et se précipitant sur son char avec la vitesse de l'éclair, entre Voadica et Moëla, il donna le signal de l'attaque ; le char d'Arvir roulait à côté de celui de son père ; puis venaient ceux des chefs, derrière lesquels se pressaient les foules armées en entrechoquant leurs javelines, en poussant d'effrayantes clameurs ; les bruits du fer, le fracas des chars, ce grand tumulte était aussi imposant que le tonnerre. Les Romains, habitués cependant à ces démons-



de sévère simplicité, que n'exigeait cependant pas sa fortune, qui était plus que suffisante pour lui permettre plus d'élégance. Jamais on ne parvint à obtenir d'elle qu'elle payât tribut aux exigences de la mode. Les instances de son mari, pour l'engager à se conformer à l'usage, n'obtenaient que de

tendres caresses; mais à ses amis elle répondait : « J'aimais la parure quand je pouvais être belle à ses yeux, et pour lui seul je me parais; maintenant ses yeux sont à jamais fermés, et lui seul ne me verrait pas. »

M<sup>me</sup> LAURE PRUS.

### Sur la Mort d'une jeune Fille de sept ans.

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche  
T'ennuyait de leçons, que sur toi rose et fraîche,  
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;  
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte  
Où tu jouais hier te verrait passer morte...

Hélas ! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;  
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;  
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;  
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie  
Un trésor de bonheur immense... à faire envie  
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,  
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière  
Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour ;  
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;  
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille  
N'en peut voir dans un jour.

Puis quand le vieux Janvier, les épaules drapées,  
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,  
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,  
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étreinte,  
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine  
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;  
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,  
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,  
De tes petites mains je vis tomber le livre ;  
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...

Hélas ! si j'avais su !

Feu HÉGÉSIPPE MOREAU.



## Revue des Théâtres.

*La Perle de Morlaix*, drame-vaudeville en trois actes, par MM. Saint-Yves, Hostein et Léon de Villiers.

La scène se passe à Morlaix, sous Louis XV.

Pierre Rouillard, capitaine au long cours, pour ajouter à sa pension de retraite, avait loué une de ses chambres à Gaston de Fontenay, lieutenant sur la frégate *la Pénélope*, qui est en rade. C'est chez le capitaine que, pour çauser et jouer aux dominos, se réunissent les officiers de la frégate; mais ces messieurs payent bien mal cette hospitalité : ils se moquent des manières grossières, et du langage trivial du capitaine et de sa fille Antigone. En effet, la pauvre petite est bien ignorante aux yeux de ces jeunes gentilshommes, quoique son père dise qu'elle sait couler une lessive, faire le grog à l'américaine, bourrer une pipe mieux que toutes les filles à trente lieues à la ronde, et qu'elle est surnommée *la Perle de Morlaix*. Antigone est jeune, belle, bonne, sage, obligeante pour tout le monde, mais surtout pour Gaston, qui ne peut s'empêcher d'en être souvent ému; mais alors elle fait quelque *pa-t-à qu'est-ce*, quelque comparaison saugrenue qui le glace. Cependant, voici ce que se dit Antigone en tirant de son sein une aiguillette : « M. Gaston l'avait jetée, je la lui ai demandée; il m'a répondu : « Je n'en ai plus besoin; faites-en ce que vous voudrez. » Quand je le regarde, il détourne les yeux; quand je m'apprête à lui parler, il s'éloigne... J'crois ben qu'c'est c'qu'on nomme ed'l'amour. » Comme elle se faisait ce beau raisonnement, Arthur de Montdétour arrive de Paris et demande Gaston, son ami, son frère; « car, dit-il, il doit épouser ma sœur, une jeune veuve. » A ces mots, Antigone laisse tomber le verre d'eau qu'elle venait de prépa-

rer pour Arthur, et la pâleur de la jeune fille éveille les soupçons de l'étranger; ces soupçons se vérifient lorsque Arthur, qui est allé se reposer dans la chambre de son ami, trouve sous l'oreiller un mouchoir sur lequel est brodé un cœur enflammé et deux lettres entrelacées, A et G. Au retour de Gaston et des officiers de *la Pénélope*, Arthur se moque de son ami; celui-ci dit qu'il est étranger à toutes ces sottises, mais que si ce ridicule existait, quiconque y trouverait matière à la critique, à l'insulte, deviendrait son ennemi. « Est-ce à moi que ces paroles s'adressent? s'écrie Arthur. — Le gant est jeté, répond Gaston; que celui qui se croit blessé le ramasse. » Arthur et Gaston vont se battre. Rouillard, à qui l'on dit que c'est une affaire d'honneur, se propose pour être le témoin de son hôte, et ramène Gaston blessé. La pauvre Antigone sait seulement que c'est pour elle que le jeune lieutenant s'est battu; elle s'empresse de lui faire respirer des sels; il ouvre les yeux, la repousse avec horreur, et dans son ignorance, la pauvre fille se réjouit de ce qu'il l'a reconnue! Le canon se fait entendre : c'est le signal qui appelle les officiers à bord. Gaston est bien faible, mais pour fuir Antigone, il se fait aider par ses amis, et se rend à son poste.

Huit jours se sont écoulés; le capitaine Rouillard est allé à Quimper recueillir une succession. Antigone, inquiète de ne point avoir de nouvelles de Gaston, grâce à l'amitié d'un marin de *la Pénélope*, s'introduit le soir sur son bord, et, déguisée en mousse, passe la nuit à veiller Gaston dans sa cabine; plus tranquille, elle allait retourner à Morlaix, lorsqu'il lui faut se cacher pour éviter Arthur, qui vient avouer ses torts à Gaston, et les deux amis s'embrassent... Pour comble d'embarras, le capitaine Rouillard arrive à son tour; il revenait de Quimper, lorsque, voyant *la Pénélope* prête à lever l'ancre, il a voulu dire adieu à ses jeunes amis, quitte à embrasser plus tard son Antigone. Mais on a



trouvé une mante de femme dans la chambre de Gaston.... une femme a passé la nuit sur le bâtiment : cette infraction à la discipline sera sévèrement punie. Gaston est au désespoir. « Cette Antigone, s'écrie-t-il, que lui ai-je donc fait?... Ce n'est pas assez pour elle d'être la cause d'un duel avec mon ami, il faut qu'elle me déshonore ! Est-ce qu'on aime les gens malgré eux ? D'ailleurs, est-ce qu'on aime quand on est ridicule ? Cette insensée me couvrira de honte aux yeux du monde entier ! C'est ma plaie ! c'est mon bourreau !... » Arthur et les jeunes officiers emmènent Gaston sur le pont de la frégate. Antigone, cachée dans la cabine, a tout entendu. « Son bourreau ! dit-elle ; mon Dieu ! pardonnez-moi !... Il a dit que j'étais trop ridicule pour aimer !... » En ce moment on lève l'ancre. « Je suis perdue ! » s'écrie-t-elle. Alors courant vers la galerie, elle aperçoit le canot qui reconduit Arthur et le capitaine Rouillard, elle envoie des baisers à son père, lui dit adieu, et s'élance dans les flots. L'équipage de *la Pénélope* crie : Un homme à la mer ! Arthur entend ce cri ; le canot revient dans les eaux de *la Pénélope*... et le capitaine Rouillard sauve sa fille, qu'il est fort étonné de retrouver sous les habits d'un mousse.

Un an plus tard, tout a bien changé pour Antigone ! Grâce à son héritage, le capitaine est devenu riche ; sa fille a pris des leçons de langue française, de géographie, d'histoire ; elle reçoit ses modes de Paris. Elle s'est mise à la tête de la fortune de son père, auquel elle a fait vendre sa vieille maison pour acheter deux jolis pavillons situés au milieu d'un jardin ; et le brave homme croyait que sa fille allait le ruiner ; mais elle a tant d'ordre, d'esprit de conduite et d'économie, qu'après une dépense faite il se trouve toujours plus riche qu'avant. Pour lui plaire, il porte des habits plus convenables à son grade ; il essaye de ne plus jurer ; quand il la voit venir, il cache sa pipe... Mais il n'est plus aussi à son aise avec elle ; il n'ose plus la mettre sur ses

genoux, il ne l'embrasse plus comme autrefois ; elle ne ne l'appelle plus *p'pa*, il ne l'appelle plus *fillette*. Cependant, elle est toujours pour lui *la Perle de Morlaix*, et jamais il ne lui a parlé du jour où il l'a retirée des flots, car, dans son cœur, il ne l'accuse que d'imprudence ; seulement il accuse Gaston de l'avoir ensorcelée, et guette le retour de *la Pénélope* pour régler ses comptes avec le lieutenant.

Pendant cette année, Arthur n'a point quitté Morlaix ; il demeure dans un des pavillons du capitaine. Il l'a aidé à sauver Antigone : le brave homme le regarde comme son fils ; mais l'imprudent, qui avait promis aux officiers de la frégate de se faire aimer de la jeune fille pour en débarrasser Gaston à son retour, n'a pu réussir : c'est au contraire lui qui l'aime. Il se décide à lui offrir sa main, et dépose une lettre dans un des rosiers que tous les matins elle arrose. Antigone trouve cette lettre, garde la page écrite, répond sur la page blanche, et la remet à la même place.

Bientôt en entend, dans l'éloignement des chants de marins... c'est *la Pénélope* ! Gaston se fait conduire à terre ; il arrive à la nouvelle demeure du capitaine, et est fort surpris d'y rencontrer Arthur, qui explique ainsi son long séjour : il s'est blessé grièvement à la chasse. « Et *la Perle de Morlaix*, dit Gaston, toujours aussi sotte !... Quand je songe que c'est pour moi qu'elle s'est exposée à la mort, je me prends à penser que si Antigone Rouillard n'était pas si ridicule... — Tu ne la verras pas, répond Arthur ; elle est absente. — Quelle est donc cette jeune femme à la tournure si élégante que je viens d'apercevoir dans ce jardin ?... Comme tu parais embarrassé ! Allons, conduis-moi près du père Rouillard. — Impossible ! le capitaine t'accuse des folles démarches de sa fille... Je te conseille de quitter au plus tôt sa maison. — Et moi qui ai donné rendez-vous chez lui à tous les camarades ! — En ce cas, allons à leur rencontre. » Gaston le suit ; mais il re-



vient en cachette pour savoir quelle est cette jeune femme qui le préoccupe... il rencontre Antigone. A la vue du lieutenant, elle cache son émotion, et le reçoit avec politesse. « Comment ! dit Gaston étonné, c'est vous, mademoiselle, sous ce costume... avec ces manières... ce langage ?... — Oui, monsieur ; j'ai appris à connaître le prix de l'étude, l'instruction m'a ouvert ses trésors : heureuse des résultats du présent, des promesses de l'avenir, j'ai pris à tâche d'oublier le passé. — Et vous y avez réussi ? demande-t-il avec inquiétude. — Serait-ce à vous de m'en blâmer ? — Antigone !... ce miracle accompli en mon absence, combien de fois je l'ai désiré, loin de vous, loin de ma patrie !... Je vois que le ciel m'a exaucé... Mais le présent n'est si heureux pour moi que parce que je me souviens... Laissez-moi unir la mémoire du passé aux promesses de l'avenir... laissez-moi être heureux. — Si mes souhaits peuvent y contribuer, monsieur, répond Antigone cherchant à contenir son émotion, votre bonheur sera complet.... Mais vous êtes sans doute pour quelques jours à Morlaix, et j'ose espérer que nous aurons l'honneur de vous recevoir, mon père et moi... » Cette froideur désespère Gaston. Voulant s'assurer si elle est feinte, il parle de son départ pour Paris, de son prochain mariage. Antigone pâlit ; il s'en aperçoit. « Un mot de vous, lui dit-il, et cette union peut se rompre. Antigone ! en expiation du mal que je vous ai fait autrefois, acceptez l'offre de ma main. — Moi, la fille d'un marin parvenu... épouser l'héritier d'une noble maison... — Antigone, je vous aime ! — Et cet aveu, vous ne craindriez pas de le répéter devant vos amis ? — Devant tous. — Monsieur Gaston, nous nous reverrons, » dit-elle en s'enfuyant.

Les officiers de la *Pénélope* arrivent au rendez-vous. Gaston, dans son enthousiasme, proclame que la fille du capitaine est digne de l'amour d'un honnête homme. Ar-

thur s'assure d'abord si sa lettre a été prise par Antigone ; comme à la place elle a laissé une réponse, il croit que c'est sa lettre, s'en empare, et la jeune fille n'ayant plus de preuves contre lui, il la calomnie devant les jeunes officiers, devant Gaston, dans l'espoir que celui-ci partira pour Paris et lui laissera le champ libre... Antigone est prévenue de ce nouvel outrage, que son père veut venger ; mais elle le calme en lui demandant un quart d'heure de patience ; puis, s'armant elle-même de courage : « A nous, messieurs, se dit-elle, car la mesure est comble. » Puis elle paraît au milieu d'eux au moment où Gaston, malheureux de ne plus estimer Antigone, se disposait à partir. « Eh quoi ! lui dit-elle, vous me quittez sans attendre ma réponse ? Ce matin j'hésitais encore ; à présent, je me sens le courage de vous dire la vérité. Monsieur Gaston de Fontenay, vos bienveillantes intentions me font beaucoup d'honneur... mais monsieur Arthur de Montdétour, lui aussi, daigne m'élever jusqu'à lui : il a pensé sans doute que la fille d'un si brave marin pouvait s'allier à sa famille... Voici la lettre qu'il m'écrivit ce matin à ce sujet. » Gaston lit tout haut cette lettre, qui prouve l'innocence d'Antigone. « Venez, mon père ! dit-elle en appelant le capitaine caché dans un des pavillons, venez ! votre fille est digne de vous. Depuis un an je souffrais... je suis vengée ! » Arthur se jette aux genoux de la jeune fille, lui demande pardon de l'insulte qu'il lui a faite, excité par la jalousie, et lui offre de nouveau sa fortune et sa main ; de son côté, Gaston réclame ses droits. « Eh bien ! p'pa, dit-elle au capitaine, émerveillé de la conduite de sa fille, deux mariages pour une calomnie, cela doit-il suffire ? — Fillette, cela te regarde. — En ce cas, ma réponse est faite. Monsieur Arthur, vous la trouverez sur une des feuilles de votre lettre... » Arthur sort cette lettre de sa poche et lit ces mots : « Ni à vous ni à d'autres. » Tous expriment leur étonnement ; mais An-



tigone ajoute : « Lorsque j'ai écrit cela, je n'avais pas revu monsieur Gaston. » Elle lui tend la main, qu'il reçoit avec la plus vive reconnaissance.

Voilà, mesdemoiselles, une pauvre fille que l'ignorance a failli perdre, et que l'intelligence a sauvée... grâce à son héritage!

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### Correspondance.

Je ne sais de quelle couleur est la lune qui règne sur nous en ce moment... mais je crois qu'elle doit être rousse comme la dernière; car ces deux astres des nuits ont le même caractère... toujours égal... toujours de mauvaise humeur... du vent le matin, de la pluie le soir; puis le lendemain cela recommence... Comment le soleil oserait-il se montrer en aussi mauvaise compagnie? Aussi reste-t-il chez lui; c'est à peine s'il met la tête à la fenêtre, derrière ses rideaux de nuages d'un gris si triste!... et nous, nous faisons comme le soleil!... Sans avoir commencé, le printemps aura donc fini!... Nous voilà en été... Que le temps passe vite quand on s'ennuie!... Si l'on n'avait pas fait son tricot, sa tapisserie, lu son livre, achevé de peindre ses fleurs ou son paysage, qui sont là pour témoigner que l'on a vécu deux mois... ce serait désolant! Voyons donc si, sur la planche VII, il n'y aurait pas quelque ouvrage que tu puisses faire pour marquer ton passage à travers les mauvais jours.

Le n° 1 est un col qui se brode sur belle mousseline. Il coûte 1 franc.

Tu me demandes de t'apprendre le point d'armes, et tu ajoutes... si c'est possible... ce dont je te remercie; car il y a des choses bien difficiles!... sinon impossibles.... mais tu m'aideras, et, nos deux intelligences réunies... nous aurons bien du malheur si nous ne comprenons pas quelques-uns des vingt et quelques points qui forment

le point d'armes, que j'ai appris passage Choiseul.

Je reviens au n° 1. Le bâton entouré par ces espèces d'S se fait en points turs, le milieu de ces espèces d'S se brode au passé, le trait extérieur se brode en point de cordonnet, ainsi que les tortillons. Les bâtons qui joignent chaque bouquet, formé de quatre feuilles, se font au passé; ces quatre feuilles se brodent ainsi : le rond du milieu se fait comme un œillet de corset, les quatre barres qui partent de cet œillet se font en point de cordonnet, ainsi que le trait qui forme chacune de ces quatre feuilles; ces feuilles se couvrent d'espèces de grains de sable, formés chacun par quatre points; deux faits très-près l'un de l'autre, et deux passés sur ces deux points: tu ne coupes pas ton coton pour aller d'un grain à un autre. Voilà un des points d'armes, celui qui représente l'or, métal que le blason indique par un pointillé. On peut broder le point d'armes au plumetis; mais il se fait mieux au métier. C'est madame Marius Vidal qui m'a donné ce conseil.

Les n° 2 sont des semés qui se brodent au passé. Dans le semé de droite, tu fais un œillet au pied des trois feuilles; ces semés servent pour bonnets d'enfants, pour canezous, pour la marmotte n° 6, planche VI, que l'on fait alors en mousseline.

Le n° 3 est un des côtés et le bas d'une voilette qui se brode en application sur tulle de Bruxelles; cette voilette se taille sur 60 centimètres de haut et 120 centimètres de large. Calque séparément les deux fleurs indiquées par une étoile, sème-les dans le bas de ta voilette; trois rangs suffisent : deux rangs de cette espèce de rose, et, au milieu de ces deux rangs, un rang de cette espèce d'œillet. Toute dessinée, cette voilette coûte 5 francs.

Le n° 4 est un des coins d'un mouchoir qui se brode au plumetis. Ce mouchoir coûte 8 francs tout dessiné sur belle batiste.

Le n° 5 est un entre-deux qui se brode au plumetis.



Le n° 6 est une pantoufle en tapisserie.

Le n° 7, ce sont les signes qui représentent les couleurs. Celles qui sont indiquées *claires* se font en soie.

Le n° 8 est le patron de la moitié du devant d'un bonnet de nuit ou du matin, que tu peux appeler une cornette. Cette cornette se fait en jaconas ou en mousseline.

Tu sais que ces chiffres représentent des centimètres. Il faut donc que les barbes soient taillées sur 100 centimètres de long, sur 13 de large du haut, et sur 9 de large du bas.

Le n° 9 est le patron du fond de ce bonnet, taillé sur une hauteur de 17 centimètres, large de 16 centimètres du haut et de 10 centimètres du bas. On compte toujours à partir du zéro. — Le patron de ce bonnet est dessiné sans les ourlets; on les fait au bas du fond et autour des barbes, hauts de 2 centimètres, puis on les garnit d'une dentelle haute de 2 centimètres. La nuit, on tourne ces barbes autour de sa tête, et on les attache avec deux épingles; le matin, on les laisse pendantes ou on les relève, en laissant retomber les bouts, que l'on arrête ensuite des deux côtés avec des épingles d'or.

Si tu veux faire un bonnet à ta mère, achète 1 mètre 50 centimètres de dentelle-guipure, haute de 10 centimètres et demi, à 1 franc 75 centimes le mètre, que tu tailles ainsi :

Le n° 10 est 1 mètre de cette dentelle. Prends une aiguille enfilée de fil d'Écosse, ourle les deux extrémités de la dentelle, plie-la en deux; à partir du milieu, mesure 15 centimètres de chaque côté, commence à froncer la dentelle jusqu'au bout.

Le n° 11 est le fond. Coupe en deux morceaux les 50 centimètres de dentelle qui te restent; en cousant ensemble les picots, réunis ces morceaux; arrondis-les ainsi que le patron, fais un double ourlet dans le bas de ce fond, fronce-le un peu à partir du chiffre 12 jusqu'au zéro, fronce-le aussi au milieu du bas.

Prends du ruban de fil blanc large d'un centimètre, tailles-en un morceau long de 40 centimètres, un autre long de 14; prends ton aiguille, couds-le bas du fond sur le ruban de 14 centimètres, couds le haut de ce fond sur le ruban de 40 centimètres, couds aussi sur ce ruban la dentelle n° 10. 4 centimètres avant la fin de ce ruban, arrête les fronces de cette dentelle, remonte en biais les deux bouts, de manière que le dernier picot soit cousu sur le ruban de fil sur lequel est cousu le bas du fond, et laisse au milieu un espace de 5 centimètres.

Achète 3 mètres de ruban de satin bleu foncé, vert foncé ou ponceau, large de 7 centimètres; sur deux petits ronds de grosse mousseline empesée, forme deux rosettes que tu couds de chaque côté sur les fronces de ta dentelle; tourne du ruban de satin que tu places sur les 40 centimètres de ruban de fil, arrête ce ruban de satin au bas du fond; continue de tourner ce ruban de satin pour en couvrir les 14 centimètres de ruban de fil, et, au bas du fond, au milieu des deux bouts de la dentelle, dans l'espace de 5 centimètres que tu as conservé, tu places un nœud de quatre boucles terminé par deux bouts.

Le n° 12 est ce bonnet appelé à la *Mari-Antoinette*; mais je te préviens que le tien sera plus gracieux que ne l'est mon modèle. Ce bonnet sied également bien sur des bandeaux ou sur de longs tire-bouchons: on l'attache avec deux épingles.

Le n° 13 est un des côtés du devant d'un canezou en organdy. Ses trois plis sont indiqués par des lignes brisées. Il se taille sur 47 centimètres de hauteur, 45 de largeur dans le haut et 25 dans le bas. Lorsque les plis sont formés sur les épaules, il ne doit rester que 22 centimètres de large.

Le n° 14 est la moitié du dos. Il se taille sur 36 centimètres de hauteur, 25 de largeur dans le haut et 5 dans le bas. Ce canezou s'ouvre devant; il se monte du bas sur une ceinture d'organdy qui retient les



fronces que l'on fait au bas du dos et les plis que l'on fait aux deux devants. Ce canezou se garnit tout autour d'une bande d'organdy, haute de 8 centimètres, festonnée des deux côtés, et cousue à la *bonne femme*, c'est-à-dire à plis ronds et à deux têtes. Avec ce canezou on met une ceinture nouée devant, et dont on laisse retomber les deux bouts. C'est la dernière fois que j'entre avec toi dans ces répétitions fastidieuses..... les chiffres parlant d'eux-mêmes.

Voilà notre planche expliquée... mais j'ai encore tant de choses à te dire, que je ne sais par où commencer.... A propos, si je finissais d'abord ce que j'ai à te dire sur notre vie parisienne ?

Nous en étions restées à six heures, à l'heure où chacun dîne. Les maçons ont quitté leur ouvrage, et, la veste posée en dolman, marchant par bandes, d'un pas égal et allongé, ils regagnent en silence les faubourgs, où les attendent leurs femmes, leurs enfants..... la soupe aux choux. On n'entend plus le roulement des voitures, les cris des marchands, le bruit de la scie, du marteau; le charbon de terre a cessé sa fumée noire; les fontaines recommencent à couler; les orgues de Barbarie ne mêlent plus le chant du *Fou de Tolède* à celui de la *Marseillaise* ou de *Cinq sous pour monter notre ménage*. Les queues se forment devant les petits théâtres: il n'y a plus personne dans les rues. — Sept heures sonnent. Le bruit a quitté la ville pour se répandre sur les boulevards, sur les Champs-Élysées, qui se couvrent d'escamoteurs, de bateleurs, de chanteurs, de spectacles en plein vent, devant lesquels se pressent le gamin de Paris, le soldat, l'ouvrier paresseux, la bonne d'enfant, le malheureux qui n'a pas diné, qui ne sait cette nuit où reposer sa tête... On est étourdi par le bruit des instruments, les sonnettes des marchands de coco; on dirait une foire, depuis la place de la Bastille jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile. Des hommes, portant au

bout d'un long bâton une lanterne ouverte, courent en allumant les becs de gaz des lanternes. Quelques familles d'avoués, d'employés, d'avocats, de financiers, se réunissent au milieu du noble et calme jardin des Tuileries pour y causer à mi-voix sous le parfum des orangers en fleurs, tandis que les enfants sautent à la corde ou courent le cerceau. — Il est huit heures. Les bouquetières parcourent les promenades, vendant pour un sou la rose et la violette; l'air est imprégné des plus douces odeurs de nos parterres, et des fines cigarettes de la Havane. Les cavaliers, les calèches, se rendent au bois. Ces chevaux de race, ces pompeux équipages, portent ce que la société de Paris renferme de plus élevé par le rang, la naissance... et de plus bas... Car, lorsque mes amies et moi, assises aux Champs-Élysées avec nos mères, nous regardons passer les élégantes paresseusement, ennuyeusement étendues dans leur voiture, et que nous demandons le nom de quelques-unes, nos mères en rougissant nous répondent souvent: « Je ne connais pas, » ou parlent entre elles de banqueroute, de fortune scandaleuse.... Pauvres femmes! qui se condamnent à comparaître ainsi devant le tribunal des femmes honnêtes! pauvres femmes! qui se croient admirées parce qu'elles sont regardées!... Des sergents de ville, les mains derrière le dos et l'épée au côté, se promènent deux à deux dans la foule. Ici, c'est une malheureuse à peine vêtue qu'ils font emmener par des soldats du poste voisin; plus loin, c'est une femme élégamment parée, à laquelle un homme de la police, sous des habits bourgeois, donne le bras et qu'il conduit à la même prison, pour paraître devant les mêmes juges, qui appliqueront la même loi, la même peine, à celle qui a volé pour manger du pain, ou à celle qui a volé pour porter un bracelet d'or, un cachemire... Une condamnation va les avilir à jamais l'une et l'autre; car après la punition les hommes ne pardonnent pas..... il n'y a que Dieu qui par-



donne !.... — Neuf heures sonnent. Les cavaliers et les belles promeneuses entrent au Cirque de Franconi. Voilà des lions et des lionnes qui passent : le jeune Français porte le pantalon écossais, le twine anglais, le chapeau irlandais ; il fume un énorme cigare : on dirait le tuyau d'une locomotive ; la jeune femme a le chapeau à la vieille, le mantelet à la grand'mère, l'ombrelle à la douairière. Des petites filles coiffées d'un bonnet d'indienne piqué, laissant voir un chignon d'un blond doré, vêtues d'un corsage aussi d'indienne, noué par des rubans sur la poitrine, d'une jupe de laine courte et plissée, laissant voir deux espèces de jambes couvertes de bas bleus, et chaussées de souliers à boucles, nous passent sur la figure de légers brins d'une herbe sèche en nous disant d'un air triste : « Balai pour mouches ! » D'autres petites filles, coiffées d'un bonnet de velours noir qui laisse dépasser leurs cheveux mal peignés, vêtues d'une longue et lourde robe de drap brun, à taille courte, pieds nus, le cou orné d'une croix d'argent, dansent dans la poussière en nous écorchant les oreilles avec une vielle, et criant d'un air gai : « Sancta Catharina !... you !... you !... » Une pauvre femme s'arrête près de nous, un enfant dans ses bras : elle nous fait la révérence en détournant ses yeux remplis de larmes. Un vieillard et un ouvrier infirme sont là dans l'ombre, leur chapeau à la main. Une femme, vêtue d'une robe de soie jadis noire, d'un châle d'une couleur inconnue, d'un chapeau marron d'où tombe un long voile de mousseline blanche, chante un air de *la Belle Arsène*, avec des éclats de voix, des tenues à perte d'haleine... Eh bien ! la Lorraine, la Savoyarde, la pauvre mère, l'infirme, le vieillard, la chanteuse, nous disent dans leur silence, dans leur chant : « Un sou pour l'amour de Dieu ! » et il faut le leur donner bien vite, en cachette ; car demander l'aumône.... cela est défendu.... la prison est toujours là pour punir ceux qui ont faim !.... — Dix heures sonnent. La

lune apparaît au-dessus de l'obélisque de Louqsor *comme un point sur un I* ; tous les bruits ont cessé : on n'entend que le grincement monotone des voitures roulant sur les cailloux des Champs-Élysées ; chaque groupe de promeneurs parle plus bas : il semble que dans la nuit il y ait sur la terre, à vos côtés, un être inconnu qui vous écoute... et dans le ciel, dans les étoiles, quelqu'un qui vous regarde. On ne rit pas : on ne parle que de ses souvenirs, que des êtres qui ne sont plus... Rentrons paisiblement à Paris, dont les passages, les cafés, les magasins, sont illuminés comme une fête chinoise, comme un conte des *Mille et une nuits*... — Onze heures sonnent. Les magasins sont fermés, le gaz est éteint : il n'y a plus que les rues, les passages qui soient encore éclairés. De temps en temps, un chiffonnier passe, sa lanterne à la main ; un élégant, son cigare à la bouche. — Minuit sonne. On entend les chants de quelque buveur et le coup de marteau du locataire attardé... — Une heure sonne. On n'entend plus que le silence...

Je vais en profiter pour te parler toilette.

Chez toi, porte une robe de jaconas à raies turques, à manches courtes, et faite à la vierge.

Si tu sors le matin, passe sur tes manches courtes une paire de manches longues, en biais, que tu arrêtes par trois brides, qui de tes manches longues s'accrochent à trois boutons cousus à chaque épaulette au-dessus de tes manches courtes ; mets une longue pèlerine de mousseline à col carré, garnie d'un ourlet de 4 centimètres, lequel est garni à son tour d'une dentelle aussi de 4 centimètres, cousue à plat ; un chapeau de paille garni d'un ruban de gros-de-Naples, dont les deux bords sont d'une couleur différente : on passe une soie au bas de cette couleur, et on fronce le ruban aux deux bords, ce qui forme deux têtes ; puis on croise le ruban sur la passe. Ne mets pas de tour de tête : tes cheveux remplissent assez le vide ; d'ailleurs, la passe de



ton chapeau doit être très-rapprochée de tes joues : dans tous les cas, ne porte pas de fleurs dessous, mais des rubans.

Si tu sors le soir, mets une robe de bariège bleu semé de gros pois blancs, faite à la vierge ; un camail de tulle à col carré, garni tout autour d'un tulle froncé et cousu à la bonne femme, ou bien un mantelet d'organdy, garni d'une bande festonnée à deux têtes et cousue à plis ronds ; un chapeau de paille orné d'un ruban de satin blanc. — Ou bien une robe de mousseline de laine grise, ornée de trois grands plis, en comptant l'ourlet. Il faut 1 mètre 80 centimètres de long, 9 mètres pour la jupe, 2 pour le corsage, 1 pour la pèlerine, en tout 12 mètres. Cela te paraît cher?... Eh bien, non ! j'ai une robe pour 6 francs, à 50 centimes le mètre.... et très-jolie, je t'assure. Sur cette robe jette une écharpe de mousseline garnie d'un ourlet tout autour et d'un tulle cousu à plat, ou bien garnie dans le bas d'un effilé long de 15 centimètres. Un chapeau de crêpe blanc orné d'un ruban de satin. Avec tes manches courtes, mets des mitaines noires ou des gants qui vont jusqu'au coude. Dans un salon, ne mets que des gants courts. Je ne t'en dis pas davantage ; le mois prochain tu recevras une gravure de modes.

Tu sais que le prince de Joinville a épousé dona Françoise-Caroline-Jeanne-Charlotte-Léopoldine-Romaine-Xavière-de-Paule-Michelle-Gabrielle-Raphaëlle-Gonzague de Bragance, fille de feu don Pèdre I<sup>er</sup> et de feu Léopoldine, archiduchesse d'Autriche ; sœur de don Pèdre II, empereur du Brésil, et de dona Maria II *da Gloria*, reine de Portugal. Tu comprends que la princesse ne portera que le nom de Françoise ; mais ce qui est singulier, c'est que le prince porte le nom de François. On dit que, lorsque dona Francesca a su l'arrivée de la frégate qui lui amenait son époux, elle s'est évanouie... Je le crois bien ! voir pour la première fois celui que l'on ne doit jamais quitter... ve-

nir habiter la France, être la femme d'un prince beau, brave, aimable, spirituel ; quand on n'a plus de mère, devenir la fille de la bonne reine Marie-Amélie, la belle-sœur de la noble princesse Hélène, entrer dans une si admirable famille, cela doit causer de si vives émotions... Françoise de Bragance a 19 ans ; le prince de Joinville en a 25 : puisse leur mariage être heureux ! puissent-ils n'avoir pas à pleurer un enfant !... Mon Dieu ! qu'il y a eu dans le courant de cette année de corbillards ornés de blanc !... Il n'y avait donc pas assez d'anges au ciel !

Mais je ne veux pas t'attrister de mes tristesses. Adieu ! je te souhaite une bonne santé... Il vaut mieux être aimée que pleurée !

J. J.

### Éphémérides.

JUILLET. Ce mois s'appelait autrefois *quintilis*, parce qu'il était le cinquième mois de l'année, qui ne commençait qu'en mars dans le calendrier de Romulus ; depuis, Marc-Antoine, sous son consulat, ordonna que ce mois porterait dorénavant le nom de *Julius*, à cause de la naissance de *Jules-César*.

Le mois de juillet était censé sous la protection de Jupiter. On le personnifie sous la figure d'un homme qui montre ses membres hâlés par le soleil ; ses cheveux roux sont liés par des épis : il tient un panier de mûres.

Ce mois est le septième de notre année. Le soleil entre au signe du Lion.

10 juillet 1472. Jeanne Hachette fait lever à Charles le Téméraire le siège de Beauvais.

Au milieu d'une négociation pleine de ruse et de mensonge entre Louis XI, roi de France, et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, ce dernier prit subitement les armes, porta le ravage dans la Picardie, et



vint mettre le siège devant la ville de Beauvais. Dès que son artillerie eut fait aux murs de la place une brèche assez large, il commanda l'assaut. Après l'avoir soutenu pendant trois heures, les habitants commençaient à perdre courage : une femme les ranima par son exemple, que d'autres femmes imitèrent à l'instant. Jeanne Hachette, ou Jeanne Lainé, car l'histoire varie sur ce nom illustre, eut la gloire de sauver ses compatriotes. On la vit monter sur une muraille, et renverser dans le fossé un capitaine bourguignon, en lui enlevant l'étendard qu'il venait de planter; ensuite elle le porta elle-même dans l'église des Jacobins, où il a toujours été conservé depuis. Les Bourguignons, qui regardaient la ville comme une proie certaine, se hâtèrent d'en désertier le siège, et de chercher leur salut dans une prompte retraite. En mémoire de cet événement, Louis XI ordonna qu'on ferait, le 10 juillet de chaque année, à Beauvais, une procession, dans laquelle les femmes auraient le pas sur les hommes, ainsi qu'à l'offertoire. De plus, il maria l'héroïne à Colin Pilon, et exempta ses descendants de la taille. Il accorda aussi divers privilèges à la ville de Beauvais.

### Mosaïque.

#### LE GANT, BALLADE DE SCHILLER.

Le roi François I<sup>er</sup> est assis sur son trône, devant l'arène où doivent combattre les bêtes féroces. Les grands de son royaume l'environnent, et sur de hauts balcons les dames de sa cour forment un cercle brillant.

Du doigt, le roi fait un signe; à l'instant s'ouvre une large porte, et l'on voit entrer à pas lents un lion, qui regarde silencieusement de tous côtés avec de longs bâillements, secoue sa crinière, roidit ses membres, et se couche sur la terre.

Mais le roi fait un nouveau signe, et

d'une autre ouverture s'élance un tigre avec des bonds sauvages. A peine a-t-il vu le lion, qu'il pousse d'affreux rugissements, de sa queue bat l'air à coups précipités, et, la langue pendante, craintif, il tourne autour du lion, puis s'étend sur le sol en grondant sourdement.

Alors le roi fait encore un nouveau signe : une double porte vomit à la fois deux léopards, qu'une ardente soif de combat précipite sur le tigre, qui les saisit de ses pattes puissantes... mais le lion s'avance vers eux en rugissant... le combat cesse; et les animaux féroces, avides de carnage, vont se coucher en cercle.

Soudain, de la balustrade du balcon, la damoiselle Cunégonde, de sa belle main, laisse échapper un gant qui tombe juste entre le lion et le tigre.

La damoiselle se tourne vers le chevalier Delorges : « Sire chevalier, lui dit-elle avec un air moqueur, si votre amour est aussi ardent que vous me le jurez à toute heure, eh bien ! allez ramasser mon gant. »

D'un saut rapide, le chevalier descend dans l'arène, il s'avance d'un pas ferme, et sa main hardie a ramassé le gant.

De toutes parts, dames et chevaliers le regardaient avec effroi et admiration. Il rapporte le gant. La louange de Delorges retentit dans chaque bouche; et avec le plus tendre regard, avec un regard qui lui promet le bonheur, la damoiselle Cunégonde l'a accueilli; mais le chevalier lui lance avec mépris son gant au visage : « De votre remerciement, lui dit-il, madame, je ne me soucie guère, » et sur l'heure il la quitta pour toujours. CARL RITTER.

On fait plus de confidences par intempérance de langue que par épanchement de cœur.

On trahit plus de secrets par inadvertance que par une perfidie préméditée.



igre  
vu  
nts,  
et,  
rne  
en

ne:  
éo-  
ré-  
ttes  
eux  
ni-  
se

, la  
in ,  
iste

va-  
elle  
est  
ute  
. »  
nd  
e ,

le  
Il  
ges  
le  
lui  
é-  
lui  
De  
je  
la  
.

n-  
nt

er-







Journal des Demoiselles.

N<sup>o</sup> LVIII.

11<sup>e</sup> année.